

En regardant notre vie à la lumière de l'Évangile,  
nous pouvons ressentir combien nous avons besoin  
que Dieu se souvienne de ses promesses.

Un psaume, les mots d'antan  
Une prière d'aujourd'hui :

Merci,  
Lui, si bon

... toujours  
... pour toujours  
... amour pour toujours  
son amour pour toujours

Moi dans la détresse,  
alors ma voix vers Lui  
et plus de peur  
Lui, mon refuge

Les autres, tout autour de moi  
bousculade,  
à terre ?  
Non...  
en Lui, ma force, mon salut

Joie et cris  
Libération et jubilation  
Là, pas la mort, mais la vie

Une porte  
sa porte  
et une pierre rejetée  
maintenant angulaire  
si merveilleuse pour nous

Joie, cris de joie  
béni, béni Lui  
une grande lumière  
Merci, Merci.

Remerciez le Seigneur,  
Il est si bon,  
Son amour est pour toujours.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Psaume 118, adaptation Bruneau Jousselein

**Jeân 20, 1-11**

**La tombe vide**

Le premier jour de la semaine,  
très tôt le matin,  
Marie de Magdala part vers la tombe.  
Il fait encore nuit.  
Il y avait une grosse pierre à l'entrée  
et Marie voit qu'on l'a enlevée.  
Alors elle part en courant,  
elle va trouver Simon-Pierre et l'autre disciple,  
celui que Jésus aimait.  
Elle leur dit :  
« On a enlevé le Seigneur de la tombe,  
et nous ne savons pas où on l'a mis ! »

Pierre et l'autre disciple partent, ils vont vers la tombe.  
Ils courent tous les deux ensemble,  
mais l'autre disciple court plus vite que Pierre  
et il arrive le premier à la tombe.  
Il se penche et il voit les bandes de tissu posées par terre,  
mais il n'entre pas.  
Simon-Pierre arrive après lui.  
Il entre dans la tombe, il regarde les bandes de tissu posées par terre.  
Il regarde aussi le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus.  
Ce linge n'est pas posé avec les bandes de tissu,  
il est enroulé à part, à un autre endroit.  
Alors l'autre disciple,  
celui qui est arrivé le premier à la tombe,  
entre, lui aussi.  
Il voit et il croit.

En effet, les disciples n'avaient pas encore compris  
ce que les Livres Saints annonçaient :  
Jésus doit se relever de la mort.  
Ensuite les deux disciples retournent chez eux.

Marie est restée dehors, près de la tombe, et elle pleure.

Cela fait près de vingt siècles que les premiers disciples de Jésus, puis celles et ceux qui les ont rejoints, puis d'autres encore qui leur ont succédé au cours des années et à travers les siècles, célèbrent la résurrection du Christ en se saluant par ces mots devenus traditionnels au fil du temps : « Le Christ est ressuscité », disent les uns ; « il est vraiment ressuscité », répondent les autres. Personnellement, cela fait cette année quarante-trois ans, en tant que

pasteur de paroisses ou de communautés. Et déjà avant comme enfant puis comme jeune, et j'espère que cela sera encore le cas à l'avenir, paroissien avec les autres...

En préparant cette célébration, une question m'est venue – et je dois reconnaître qu'elle a été une constante tout au long de mon ministère : qu'y a-t-il pour chacun, pour chacune derrière cette salutation, derrière la foi ? Par-delà la formule liturgique toute faite qui a ses vertus dont celles de la reconnaissance, de l'adhésion, du partage de la joie de ce matin pas comme les autres, il y a tant et tant de parcours, d'histoires de vie. Une par personne que nous sommes – adultes, enfants, jeunes et moins jeunes et jeunes depuis longtemps – avec ce que chacun, chacune accepte de laisser voir ou entendre, connaître de soi, et ce qui reste tu, peut-être même à nous-mêmes, conscient et inconscient. C'est tout cela qui se retrouve aujourd'hui autour de cet Évangile de Pâques. En disant cela, je pose un singulier, alors que le pluriel siérait mieux, puisque l'Évangile n'est pas unique. Certes, il y a une *bonne nouvelle* – ce qui est à proprement parlé l'étymologie de l'évangile, message de bien, bon message, avec cette idée de bonté si unique, message qui fait du bien à celles et ceux qui le reçoivent parce qu'il est sous-tendu par la bonté, une grande bonté, celle du *bon Dieu* de la transcription des psaumes de Paul Claudel. Mais l'Évangile est aussi pluriel que nous le sommes. Il a fallu quatre évangiles pour nous la transmettre, sans compter les apocryphes. Oui, *la transmettre* parce que jusqu'au XVIIe siècle l'évangile était au féminin, plus proche alors de son étymologie... une évangile reçue différemment par les uns, les unes et les autres. Si nous faisons un sondage parmi nous, là, ce matin, sur le sens de la résurrection de Jésus, sur ce qu'elle est dans sa réalité et sa vérité et sur ce qu'elle signifie pour nous personnellement, je suis persuadé que nous aurions autant de réponses différentes que nous sommes. Mais, après tout, le tombeau a été ouvert et les bandelettes ont été roulées pour une libération, pourquoi vouloir resceller le premier et remettre en place les secondes, réenclôre Jésus dans la prison et les liens de la mort ?

Ce matin lors de l'acclamation, nous avons lu et médité le récit de la résurrection tel que rapporté dans l'évangile de Marc. Le premier des quatre à avoir été écrit. Il raconte la venue des femmes à la tombe – dont Marie-Madeleine –, la pierre roulée, le jeune-homme tout en blanc assis sur la droite, la frayeur des femmes, le jeune-homme qui prend la parole pour leur dire que celui qu'elles sont venues voir n'est pas ici, qu'il a été relevé, qu'il les précède en Galilée et qu'elles doivent aller le dire à Pierre et aux autres... Et elles, toutes tremblantes, de ne rien faire, de ne rien dire parce qu'elles ont peur ; de qui, cela n'est pas dit sinon qu'elles sont dans la mutité... Fin surprenante et pourtant bien réelle du premier évangile... auquel un éditeur, par la suite, a ajouté une autre fin parce que celle-ci n'est pas à la mesure de ce que devrait être une véritable évangile... Qu'est-ce qu'une bonne nouvelle lorsqu'elle n'est pas au moins partagée avec d'autres ? Rien, ou un secret, ce qui revient au même. C'est qu'une bonne nouvelle, par essence, n'est pas destinée à être tue, ou c'est sa mort. Nos journaux, nos informations, les réseaux sociaux sont davantage pleins de mauvaises nouvelles qui se répandent d'autant plus rapidement qu'elles n'ont pas été vérifiées, et surtout si elles sont fausses. Tandis que les bonnes font rarement les Unes, ou n'y restent que peu de temps, juste le temps pour elles d'être chassées par de mauvaises et de s'évaporer avant même d'avoir été absorbées. Une bonne nouvelle, un évangile devrait toujours aller de l'avant et frayer une route de joie et non effrayer. C'est ce que les femmes du matin de Pâques de l'évangile de Marc n'ont pas saisi.

L'évangile de Jean, le dernier à être écrit, semble avoir retenu la leçon. Une femme, une seule – Marie-Madeleine – de nuit, se présente à la tombe, elle voit – souvenez-vous en – la pierre roulée, elle repart aussitôt avertir Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait. Elle n'est pas entrée dans la tombe et n'y entrera pas, elle restera sur le seuil. D'ailleurs qu'y aurait-il donc à voir ? Rien, sinon le vide – souvenez-vous en. Pierre et l'autre disciple prennent leurs jambes à leur cou. L'autre va plus vite, arrive le premier, reste dehors, comme Marie-Madeleine. Cependant, il fait un geste de plus qu'elle, il se penche pour voir... et ne voit rien d'autre que les bandelettes roulées. Arrive Pierre qui n'a pas cette retenue et qui pénètre en trombe. Lui, il ne voit pas, mais observe (changement de vocabulaire). Il a beau avoir pénétré la tombe, il demeure extérieur à ce qu'il observe, il est tel un spectateur. C'est que l'évangéliste n'utilise pas les mêmes verbes pour dire le voir de l'autre disciple et de Pierre. Le premier arrivé voit – βλέπω –, il ouvre les yeux du corps et de l'esprit, il intègre en lui ce que ses yeux perçoivent. Après Pierre, il entre à son tour. Là, il voit de nouveau – εἶδω –, il voit de ses yeux, alors il sait, il a compris son voir, son voir-ça et devenu son savoir intérieur et il croit. Il a fait tout le chemin de la foi. La bonne nouvelle, l'évangile, ne l'a pas effrayé, mais a frayé en lui un voie.

Mais qu'a-t-il vu de plus que Pierre qui lui a permis cela ? Rien d'autre que le vide... un tombeau vide. Marie-Madeleine a fait la même expérience. Elle fera face à Jésus, le verra et ne le reconnaîtra pas. Lorsqu'il la nommera, elle se retournera, ne le verra plus sinon par son voir intérieur, celui de l'amour comblé... et elle en sera en sainte de lui – elle sera sanctifiée de sa présence maintenant éternelle en elle.

C'est que le vide n'est pas le néant. Lao Tseu, six siècles avant Jésus, a fait l'éloge du vide en écrivant : *D'une motte de glaise, on façonne la jarre, mais c'est le vide en elle qui en donne l'usage. Murs, portes et fenêtres forment la maison, mais le vide de la chambre permet d'y habiter.*

Le vide donne sens. Dans la pensée juive, il existe trois Torah. La première est la Torah-Aschem – la Torah du Nom, la Torah de Dieu. Elle est formée de toutes les lettres de la Torah que nous connaissons, de tout le Pentateuque –, mais sans espaces entre les livres, les paragraphes, les mots. Elle est donc incompréhensible, sauf par Dieu qui l'a composée. Il s'est rendu compte de cette impossibilité de compréhension des humains. Alors, il a intercalé des espaces – autrement dit du vide – entre les livres, les paragraphes et les mots et a donné cette nouvelle Torah à Moïse. C'est la Torah Moshé, la deuxième, celle qui est enfin lisible et que nous pouvons lire encore aujourd'hui, mais dont le sens parfois demeure bien mystérieux. La troisième est celle que le Messie révélera – Torah Messiah – plénitude de sens. Le vide crée le sens parce qu'il permet l'insertion de l'inattendu, de l'inespéré, de ce qui jusque-là était impossible à cause du plein. C'est à travers le fêlure que passe la lumière – *bienheureux les fêlés, ils laissent passer la lumière*, dit la bienheureuse béatitude.

François Cheng l'appelle *le Vide médiant* :  
*Consens à la brisure*  
*C'est là que germera*  
*Ton trop-plein de crève-cœur*  
*Que passera un jour*  
*À ton insu          la brise<sup>2</sup>*

---

<sup>2</sup> François Cheng, *Le livre du Vide médiant*, éd. Albin Michel

Bref poème qui, en quelques lignes, m'évoque si bien le mystère révélé de Pâques et du consentement nécessaire pour que le vide prenne sens. Marie-Madeleine et l'autre disciple ont accédé à ce consentement. La force de l'amour, puisque tel est leur point commun.

Un autre exemple, biblique toujours. Cela m'est venu en voyant le travail accompli par les enfants de l'École du Dimanche. Ensemble, nous avons parcouru le récit de la multiplication des pains tel que rapporté dans l'évangile de Jean (Jean 6). Ensuite, à partir de l'exemple de la mosaïque de Tabga, les enfants ont réalisé leur propre mosaïque, travail collectif. Là, en face de cette œuvre – car c'en est une – une révélation par la composition, les couleurs. Les enfants ont saisi le sens de cet épisode qui se joue sur le vide. C'est bientôt la Pâque (nous y sommes). Jésus est avec ses disciples. Une grande foule – environ 5000 personnes – les a suivis, mais elle n'a rien à manger – le néant. Seul un jeune garçon à 5 pains et 2 poissons. Presque rien, mais pas le néant. Avec, Jésus nourrit la foule. Imaginons qu'il y ait eu beaucoup de pains et de poissons, quel casse-tête pour que chacun reçoive de quoi être nourrit, partage équitable. Avec rien, rien n'aurait été possible. Le plein amène la complexité de la division, le néant ne permet rien. Le peu, c'est-à-dire le quelque-chose avec le vide à côté permet la multiplication. Cela dépend sur quoi va se focaliser l'attention. Si c'est le peu, alors c'est la démoralisation qui l'emporte, le défaitisme – par exemple les disciples. Mais si c'est le vide à côté du peu, alors cela signifie que tout est possible, tant le vide annonce un avenir. Dire que la nature a horreur du vide me paraît aujourd'hui un contresens philosophique et éthique. C'est l'humain qui peut être en proie à la frayeur, au vertige en face de ce vide qu'il prend alors en horreur. Il peut aussi laisser poindre là l'émerveillement et le contentement possible, puisque même quand la musique s'arrête c'est encore du Mozart ou du Bach ou du Metallica... peu importe, l'essentiel est le surgissement qui a eu lieu – une résurrection – et la re-résurrection à venir, parce que nul doute qu'elle viendra, il y a place pour elle par le silence, le vide.

Au terme de quarante-trois années de prédications pascales, par le dessin des enfants, je redécouvre la pétulance et la joie de ce matin si particulier parce que, regardez bien leur Jésus, il pourrait être, il est celui de Pâques. Après tout, en bonne théologie, la multiplication des pains et la résurrection de Jésus sont liées l'une à l'autre. La première sans la seconde ne serait qu'un tour de passe-passe digne d'une émission de télévision, d'un incroyable talent valant bien un *golden buzzer*. Tandis que leur relation ouvre les portes de tous les possibles... je crois, je le crois et vous le partage. Il y a là de la vie en abondance et en surabondance.

Encore une fois, merci aux enfants, ils m'ont donné, ils nous donnent une leçon de théologie. Et puis, regardez avec attention, il y a aussi Charlie. Où est Charlie ? Il est là ! Qui est Charlie ? Mais... c'est chacun, chacune de vous, c'est moi... et nous voici acteurs et actrices de ce matin de Pâques et de sa jubilation.

*Le Christ est ressuscité.*

*Il est vraiment ressuscité !*

Musique

## Envoi & bénédiction

Etty Hillesum a écrit dans son journal, un certain dimanche matin, c'était le 12 juillet 1942, les mots suivants à travers lesquels elle parle à Dieu, c'est sa prière :

*Une chose m'apparaît de plus en plus claire :  
ce n'est pas toi qui peut nous aider,  
mais nous qui pouvons t'aider...  
la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu...  
Derrière la maison, les pluies et les tempêtes des derniers jours  
ont ravagé le jasmin,  
ses fleurs blanches flottent éparpillées dans la boue des flaques noires  
sur le toit du garage.  
Mais quelque part en moi  
ce jasmin continu à fleurir,  
aussi exubérant, aussi tendre que par le passé.  
Et il répand ses effluves autour de ta demeure, mon Dieu.  
Tu vois comme je prends soin de toi...  
En ce dimanche matin... je t'apporte même un jasmin odorant.  
Et je t'offrirai toutes les fleurs rencontrées sur mon chemin, mon Dieu, elles sont légion,  
crois-moi.*

Etty Hillesum a su laisser en elle une place vide pour accueillir Dieu, et le petit jasmin blanc dont l'odeur reste à jamais en elle, même une fois ravagé par les événements. C'est pour cela qu'elle a su aussi laisser de la place dans son cœur pour soutenir les autres... et savoir découvrir toutes les fleurs du chemin au sein même de la dévastation de la Shoah qui finira par l'emporter... et elle le pressentait.

Comme Etty,  
ne laissons pas mourir la terre,  
ne laissons pas mourir le feu,  
ne laissons pas mourir la Vie.

Le Christ est ressuscité !  
Il est vraiment ressuscité !  
Il vous bénit,  
celui qui est le Père et le Fils et le Saint-Esprit.  
Allez dans la paix de Dieu.

Bruneau Jousselin, pasteur